

Compte rendu de la soirée-débat du 24 janvier 2017

## « Elections 2017 : les défis de l'éducation »

*Avec Jean-Marie BALLENGHIEN, Chef d'établissement de La Salle - Passy-Buzenval à Rueil, et Guillaume LÉGAUT, ancien Président des Scouts et Guides de France, Membre du Conseil des Semaines Sociales de France, Directeur Général de l'UCPA*

### **Jean-Marie Ballenghien :**

#### **1. Un sujet majeur pour l'Église « dans le monde de ce temps »**

Il est intéressant de revenir à la vision très large que donnait de l'éducation le Concile Vatican II dans sa *Déclaration sur l'éducation chrétienne* (5. *Importance de l'école* ; 28 octobre 1965) :

« Entre tous les moyens d'éducation, l'école revêt une importance particulière ; elle est spécialement, en vertu de sa mission, le lieu de développement assidu des facultés intellectuelles; en même temps elle exerce le jugement, elle introduit au patrimoine culturel hérité des générations passées, elle promeut le sens des valeurs, elle prépare à la vie professionnelle, elle fait naître entre les élèves de caractère et d'origine sociale différents un esprit de camaraderie qui forme à la compréhension mutuelle. De plus, elle constitue comme un centre où se rencontrent pour partager les responsabilités de son fonctionnement et de son progrès, familles, maîtres, groupements de tous genres créés pour le développement de la vie culturelle, civique et religieuse, la société civile et enfin, toute la communauté humaine.

C'est une belle mais lourde vocation, celle de tous ceux qui, pour aider les parents dans l'accomplissement de leur devoir et représenter la communauté humaine, assument la charge de l'éducation dans les écoles. Cette vocation requiert des qualités toutes spéciales d'esprit et de cœur, la préparation la plus soignée et une aptitude continue à se renouveler et à s'adapter. »

### **L'éducation est une vocation !**

#### **2. Pas d'école... sans maîtres !**

Nous le savons : lorsque nous pensons à notre propre éducation, les visages de deux ou trois maîtres apparaissent immédiatement... Le Concile souligne cette évidence : pour que l'école fonctionne, il faut des adultes, des enseignants, des éducateurs ! Ils sont les grands absents des débats politiques, y compris aux Semaines Sociales. Quand on parle de l'école, on parle de budget, de postes, de moyens, de dispositifs... On parle de programme et de structures, de latin et de sections européennes, de méthodes pour apprendre à lire, mais peu des maîtres, de leur rôle et surtout de ce qui les anime. Et lorsqu'on parle d'eux, c'est pour critiquer leur immobilisme ou leur corporatisme, ou au mieux pour les plaindre du difficile métier qu'ils ont à exercer. Qui, parmi vous, a un jour rêvé d'une carrière d'enseignant ?

Les grands absents dans nos classes et dans nos écoles. Début octobre 2016, dans l'Académie de Versailles, il manquait 250 professeurs, toutes disciplines confondues, sur 40.000. Comme tous mes collègues chefs d'établissement, privé sous contrat et public confondus, je vis au quotidien cette difficulté de recrutement d'enseignants qualifiés.

Les grands absents du discours de l'Église ! Qui parle aujourd'hui, comme le Concile, en termes de « vocation » ? Entendez-vous, chez les responsables de la pastorale des vocations, la proposition d'éducateur chrétien ? Connait-on, parle-t-on, dans l'Église, de la vie religieuse enseignante ? Nos paroisses, nos mouvements (scouts), nos aumôneries de l'enseignement public et nos lycées catholiques, nos aumôneries étudiantes proposent-ils aux jeunes « éducateurs » un itinéraire et un accompagnement de type « vocationnel » qui les mènerait à devenir enseignant au nom de leur foi ?

Pourtant, aucune étude historique sérieuse de l'histoire de l'école et de la pédagogie ne peut nier l'importance de ces grandes figures de l'Église : Jean Bosco, Nicolas Barré, Nicolas Roland, Ignace de Loyola, Marcellin Champagnat, Louise de Marillac, Madeleine Daniélou, Jean-Baptiste de la Salle et tant d'autres, ni leurs apports respectifs aux sciences de l'éducation.

**Toutes ces figures ont, en leur temps, été saisies par l'urgence éducative. Toutes y ont répondu, non pas en négociant des postes et des moyens mais en donnant leur vie !** Toutes ont vu dans le regroupement et l'attachement avec d'autres une réponse aux nécessités qui s'imposaient à eux et un gage de pérennité de l'œuvre que la grâce de Dieu leur intimait de fonder.

Ainsi les Frères des écoles chrétiennes, dès l'origine en 1691, prononcent un vœu particulier d' « association pour la mission éducative », promettant de « tenir ensemble et jusqu'au dernier vivant » les écoles...

Aux défis de l'éducation, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, l'Église répond présente ! Elle le fait à sa manière et de manière imparfaite, pour « le bien de la cité terrestre ». Le dynamisme ecclésial ne procède pas d'une organisation pyramidale mais de la vitalité de communautés humaines, attentives aux signes des temps, dociles au souffle de l'Esprit, vivant en communion les unes avec les autres.

L'organisation du service public de l'éducation, en France, obéit à un tout autre schéma, qui a aussi sa validité : au nom des principes républicains (liberté, égalité, fraternité), l'État organise, quadrille, planifie, norme. Le programme est unique, les orientations sont nationales, le mouvement est vertical.

L'histoire des congrégations religieuses enseignantes nous révèle un autre plan, un élan missionnaire : saisi par la pauvreté des enfants de la ville de Reims en 1680, Jean-Baptiste de La Salle trouve une solution, prend les moyens matériels et humains, se lance avec d'autres et agit. L'Église reconnaît ce charisme et authentifie une fondation pour qu'elle dure et fructifie. Apprenant le succès de l'expérience, on appelle les frères ailleurs ! Le savoir-faire se répand, se partage, se renforce, s'adapte... Le mouvement est horizontal.

Dans le « Livre ouvert des propositions pour l'éducation » publié par les Semaines Sociales de France pour la session de novembre 2016, j'ai été heureux de trouver un chapitre intitulé « Autonomie et régionalisation. » Il semble en effet indispensable de donner aux équipes, sur le terrain, les moyens de répondre aux besoins propres des jeunes qui leurs sont confiés.

La plupart des observateurs du système éducatif en conviennent. Madame la Ministre déclarait récemment (Libération – 15 janvier 2017) :

« L'Éducation nationale n'est plus, loin s'en faut, ce cliché blessant du mammoth centralisé et ultra-jacobin. Mais ne cédon pas à la pente d'un système éducatif demain « ubérisé », purement horizontal, qui confondrait autonomie pédagogique et règne du chacun pour soi éducatif. »

### **3. Une école, pour quoi faire ?**

Les enjeux éducatifs sont considérables. Creuset de la Nation, l'institution scolaire est le lieu de convergence de tous les regards, de tous les projets politiques, de toutes les critiques. Chacun de nous y est passé, chacun l'idéalise. Premier budget de l'État, le budget du ministère de l'Éducation, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche pour 2017 s'élèvera à 92,49 milliards d'euros, soit 3 milliards de plus qu'en 2016. Quelles sont ses missions, selon le Code de l'éducation (article L111-1) ?

« Outre la transmission des connaissances, la Nation fixe comme mission première à l'école de faire partager aux élèves les valeurs de la République. Le service public de l'éducation fait acquérir à tous les élèves le respect de l'égalité des êtres humains, de la liberté de conscience et de la laïcité. Par son organisation et ses méthodes, comme par la formation des maîtres qui y enseignent, il favorise la coopération entre les élèves. »

Il est évident qu'il en faut davantage pour fonder ou refonder l'école ! On scrutera avec intérêt les programmes des candidats à l'élection présidentielle, parmi lesquels deux ont été ministres de l'Éducation nationale et un ministre délégué à l'Enseignement professionnel... On peut évaluer les programmes, peser la part respective de chaque discipline enseignée, comparer les méthodes pédagogiques, etc. Et Dieu sait que les mutations rapides qui marquent notre société impactent de plein fouet l'école, en première ligne.

**Les difficultés que traverse l'école, les interrogations que portent les responsables du système éducatif sont nombreuses et complexes. Mais elles sont les symptômes d'une crise plus profonde liée à la transmission.** Une crise de sens. Les citoyens, en particulier les chrétiens, ne peuvent omettre d'y réfléchir. Que veut dire apprendre ? Quelle conception avons-nous de la vie humaine, de sa croissance, de son développement et de son rayonnement ? Quelles valeurs partageons-nous ? Quelle place faisons-nous à chacun, au petit, au pauvre ? Avons-nous le droit à l'erreur ? Quelle place pour la miséricorde ? Croyons-nous à la solidarité, à la justice, à la paix ? Et si oui, comment apprenons-nous aux jeunes à exister librement et généreusement dans un univers de compétition ?

On reproche souvent à l'enseignement catholique d'être élitiste. Dans le livre blanc des Semaines Sociales, le seul paragraphe qui évoque l'enseignement catholique est intitulé « Inciter l'enseignement privé à faciliter la mixité scolaire. » Manière d'insinuer qu'elle n'y est pas vécue ! Lors de sa conférence de presse de rentrée, en septembre dernier, Pascal Balmand a abordé ce sujet et dénoncé « le manque de pertinence d'une approche exclusivement statistique et globalisante là où il convient de développer des analyses plus fines prenant en compte la diversité des territoires, la composition des classes et des critères mesurant la réussite des élèves. » Il y a, une fois encore, un paradoxe à ne considérer l'enseignement catholique que dans sa dimension « privée » tout en lui reprochant, au fond, de ne pas être soumis aux mêmes contraintes que le service public. La seule manière de sortir de ce dilemme, c'est bien de revendiquer d'être « associés au service public de l'éducation » avec un projet et un caractère propres, animés du souffle de l'Évangile.

#### **4. Soutenons l'école !**

Plutôt que de parler de l'école, de l'analyser, de la réformer, il me semble qu'il est urgent de la soutenir et de soutenir celles et ceux qui l'inventent au quotidien ! Il y a urgence, non pas pour sauver je ne sais quel mammouth en voie d'extinction mais tout simplement parce que c'est l'avenir de l'humanité qui se joue à l'école. Il y a urgence à refonder de véritables projets éducatifs, lesquels ne peuvent se limiter à une liste de compétences ou de savoirs, ni même au rappel de valeurs à transmettre. Il s'agit de la formation de l'homme et de son avenir ! Et l'avenir de l'homme passe par la fraternité. Le Pape François, dans la très belle encyclique *Laudato Si'*, a eu ces paroles magnifiques :

(209) « La conscience de la gravité de la crise culturelle et écologique doit se traduire par de nouvelles habitudes. Beaucoup savent que le progrès actuel, tout comme la simple accumulation d'objets ou de plaisirs, ne suffit pas à donner un sens ni de la joie au cœur humain mais ils ne se sentent pas capables de renoncer à ce que le marché leur offre. Dans les pays qui devraient réaliser les plus grands changements d'habitudes de consommation, les jeunes ont une nouvelle sensibilité écologique et un esprit généreux, et certains d'entre eux luttent admirablement pour la défense de l'environnement ; mais ils ont grandi dans un contexte de très grande consommation et de bien-être qui rend difficile le développement d'autres habitudes. C'est pourquoi nous sommes devant un défi éducatif. »

#### **EN CONCLUSION**

Oui, **travailler dans une école peut se révéler être un véritable apostolat.** Enseigner, éduquer, diriger une école, un collège, un lycée peut relever d'une vocation personnelle et communautaire. Je conclus en lançant cet appel pour vous, pour vos enfants et petits-enfants, pour nos communautés chrétiennes. C'est bien entendu aux jeunes que je pense en terminant ce propos. Ils sont, j'en témoigne, en quête de sens pour leur existence. Ils ont soif de vérité, de liberté et d'amour. Qui les conduira sur les chemins de la vie ?

#### **Guillaume Légaut :**

Le monde de l'éducation d'où je viens n'est pas celui de l'école mais celui du scoutisme, école de la vie, et de « l'école du sport » sur laquelle est basé le projet associatif de l'UCPA. Ces deux écoles « hors les murs » ont, comme l'école elle-même, pour objectif de permettre aux personnes de se révéler à elle-même, de « sortir d'elle-même » comme nous le dit l'étymologie du verbe éduquer. En vue des prochaines élections, il faut interroger les citoyens, avant même les candidats, sur les conditions qui permettent l'éducation.

## 1. Les conditions de l'éducation

Les conditions qui permettent l'éducation sont malmenées par les évolutions de notre société (cf. Marcel Gauchet et al.: « Conditions de l'éducation ») car l'école n'est pas à l'abri du bruit du monde mais en subit de plein fouet les métamorphoses :

- Les inégalités se sont accrues dans la société, notamment depuis dix ans ; demander à l'école de faire l'égalité dans ces conditions est mission impossible, c'est à la société de réduire les inégalités d'abord.
- La famille a cessé d'être l'alliée naturelle de l'école : trop souvent, les familles se déchargent de l'éducation sur l'institution publique en élevant leurs enfants dans un souci d'épanouissement personnel sans trop se soucier du collectif. Les familles donnent de plus en plus d'indépendance aux jeunes sans pour autant développer leur autonomie c'est-à-dire leur capacité à faire des choix responsables, à gérer leur indépendance, d'où une montée de l'individualisme.
- Le sens des savoirs scolaires est en question : nous sommes dans une société où la connaissance est facilement disponible partout, mais qui ne donne pas pour autant le goût du savoir et de la culture. Du coup, le rôle de l'école devrait plutôt être de donner le goût du savoir, d'apprendre les savoir-être et les savoir-faire, de permettre de faire des choix éclairés. Or la mission donnée à l'école se résume à « l'acquisition d'un socle commun de connaissances et de culture », selon les termes des programmes d'enseignement actuels. Et même des pratiques éducatives qui misent plus sur la mise en confiance de l'enfant (méthode Freinet, approche bienveillante aux USA) présupposent que l'enfant dispose de capacités sociales et morales acquises ailleurs, et qui manquent souvent aujourd'hui dans notre société axée sur l'économique, sur le coût des choses plutôt que sur leur valeur. Or l'apprentissage des valeurs est de l'ordre de la gratuité : ce qui donne de la force à une valeur, à une culture, à un savoir-être, ce n'est pas son coût c'est ce que des personnes sont prêtes à donner d'elles-mêmes, gratuitement, pour défendre cette valeur, cette culture, ce savoir-être. Plus que d'experts qui transmettent des savoirs, l'éducation se nourrit d'échanges relationnels qui transmettent des valeurs.

## 2. Les transformations de l'éducation

Dans ces nouvelles conditions, l'éducation doit se transformer.

Notre société s'ouvre de plus en plus : aux échanges et aux cultures (mondialisation), aux connaissances (internet), aux appartenances communautaires,... Le monde est devenu plus riche mais aussi plus complexe à appréhender. Chacun peut avoir sa culture d'origine, celle du lieu où il se trouve, des réseaux auxquels il appartient, de sa famille,... Ces cultures et ces valeurs diverses peuvent brouiller les repères : il n'y a plus un « Père » (Dieu, l'Etat, la République,...) dont l'autorité s'imposerait verticalement mais un pluralisme de valeurs et de savoirs. Les personnes – et notamment les jeunes – se trouvent ainsi dans un rapport d'égal à égal avec d'autres personnes plutôt que dans un rapport de soumission à une autorité qui transmettrait une tradition ou un savoir. D'où par exemple la possibilité de heurts entre élèves et enseignants. Dans ces conditions, l'éducation se fait moins par la transmission que par la capacité à faire la preuve par **l'expérience** de la valeur des choses.

C'est par exemple le cas de la transmission de la foi. Si la foi se transmet moins par une imprégnation progressive en suivant les adultes, la soif de sens reste là chez les jeunes, souvent ensevelie ; il faut qu'ils puissent faire l'expérience de son authenticité chez ceux qui la proclament, et qu'ils soient ensuite aidés à reconnaître cette expérience pour eux.

Vivre une expérience, puis apprendre à la reconnaître, c'est probablement le nouveau fondement de l'éducation. Une approche plus horizontale que verticale, où **l'accompagnement** se substitue à la transmission. Dans cette nouvelle relation éducative, l'enseignant et l'élève apprennent, « sortent d'eux-mêmes », ce qui est très exigeant pour l'éducateur : il doit entrer dans une relation de réciprocité dans laquelle il s'engage totalement.

### 3. Quelques dimensions de l'éducation

Dans ce contexte, la logique de l'éducation n'est alors pas d'individualisme mais « d'**individuation** » : la personne prend conscience de sa singularité (il est distinct des autres) tout en étant unie, reliée aux autres. Notre société plus ouverte peut aider à prendre conscience de cette unité et à sortir de l'individualisme.

Cette mutation de l'éducation n'exige pas seulement plus d'engagement individuel des éducateurs mais aussi plus de responsabilité collective. Il faut réaliser que l'école ne peut plus être le lieu unique de l'éducation mais toutes les institutions sont concernées : scolaires, familiales, associatives, politiques... **L'accompagnement des jeunes se joue partout**, non dans une logique de transmission mais dans une logique de coopération et de réciprocité. Il est d'ailleurs intéressant de noter que cette logique de réciprocité est plus facilement acceptée dans l'entreprise où se joue également une formation, voire une éducation, tout au long de la vie, ou dans la vie courante où les jeunes sont plus à l'aise que les anciens avec certains outils numériques par exemple. Le rapport éducatif est devenu plus circulaire, plus horizontal.

Le terme de « contrat éducatif » souvent employé paraît de fait peu adapté. Un contrat permet de se préserver mutuellement des risques. Or dans l'éducation, il ne s'agit pas de se préserver des risques mais de prendre des risques ensemble en disant à un jeune qu'on lui fait confiance pour construire quelque chose avec lui. Mieux vaudrait parler **d'alliance éducative** car la famille ne peut pas se dédouaner de sa responsabilité en signant avec l'école un contrat pour que l'enfant ait un travail plus tard : familles, école, entreprises doivent agir ensemble. Cette pédagogie de l'alliance est très présente au sein du scoutisme : alliance entre les jeunes d'une équipe, entre les équipes, entre jeunes et adultes, au niveau mondial,... Et cette posture nécessite de faire confiance : comme le dit Jean-Marie Petitclerc : « Si tu vois dans le jeune un problème, il te posera problème. Si tu vois dans le jeune une chance, il sera pour toi une chance. »

Comme il n'y a plus d'autorité omnipotente, ce qui donne du sens, ce qui a de la valeur est ce que j'expérimente moi-même et qui me permet de vérifier la validité de ce qu'on me dit. Par exemple, la solidarité devient une valeur pour moi non parce qu'on m'aura dit que c'est bien mais parce que je fais l'expérience de sa valeur pour moi, pour me construire. Pour cela, il faut rendre chacun **acteur** de sa situation alors que la société nous habitue surtout à être consommateur ou observateur.

Donner du sens par l'éducation, finalement qu'est-ce que cela signifie ?

Ce peut être indiquer une direction, un chemin mais dans une société pluraliste, cela ne peut pas être prescriptif : il faut ouvrir la possibilité d'emprunter un chemin, montrer plusieurs chemins possibles et donner les outils pour que le jeune puisse construire son chemin.

Ce peut être éprouver une sensation, éprouver par l'expérience le bien que me fait tel ou tel acte.

Ce peut être enfin la reconnaissance. Dans « Eloge de la beauté », François Cheng distingue trois aspects : pouvoir se reconnaître dans l'autre, dans ses pairs et non plus dans le chef, pouvoir s'identifier ; pouvoir apprendre et se comprendre grâce à un langage commun ; pouvoir montrer de la gratitude, gratuitement (« ce que tu as fait a de la valeur pour moi », même s'il n'y a pas de bonne note ni d'argent à la clé...).

Enfin, le livre de Cynthia Fleury « Les irremplaçables » permet de toucher trois aspects essentiels de l'éducation dans notre société : 1. l'éducation doit ménager une part d'imaginaire, s'inscrire dans une histoire que l'on raconte pour donner du sens à l'expérience que l'on vit ; 2. l'acte éducatif ne laisse une trace que s'il nécessite un effort, voire une souffrance (« pretium doloris »), une « passion », s'il y a quelque chose qui nous coûte ; et 3. l'humour dans l'éducation a une grande force car il a à voir avec la gratuité, il peut montrer que ce qui ne coûte rien peut prendre de la valeur.

#### EN CONCLUSION

Si l'éducation fait appel à la relation, à l'expérience, cela veut dire qu'elle nécessite du temps ce qui n'est pas évident dans une société de l'immédiateté. Nos politiques doivent en être conscients. Mais cette expérience marquera loin dans le temps, pour la vie.

Eduquer par l'authenticité des valeurs et de la relation demanderait idéalement d'être exemplaire, or personne n'est parfait... L'éducateur doit donc aussi faire preuve d'humilité, savoir reconnaître ses fragilités, montrer qu'il progresse lui aussi... Mais ne nous désespérons pas de ces imperfections et rappelons-nous cet aphorisme de Michel Audiard : « Heureux les fêlés car la lumière les traverse » !



**Questions :**

Les questions ont permis de préciser différents points :

- Sur la laïcité à l'école : pour J.-M. Ballenghien, l'enseignement catholique est très à l'aise avec la laïcité ; ses établissements ne sont pas confessionnels, ils accueillent tous les élèves par choix pastoral autant que par obligation légale, ils participent au service public de l'éducation et ont un message à faire passer sur l'éducation qui peut intéresser tout le monde ; par exemple nombre d'élèves musulmans y sont scolarisés parce qu'au moins, « on peut y entendre parler de Dieu »... G. Légaut ajoute que la laïcité, liberté pour moi et pour l'autre de pouvoir croire ou ne pas croire, permet la reconnaissance : connaissance de l'autre différent, possibilité de s'identifier à cet autre si on comprend la cohérence de sa pensée, gratitude envers l'autre qui nous apporte quelque chose qui enrichit nos propres convictions ; la démarche d'Assise est exemplaire à cet égard.
- Sur la pédagogie par l'expérience : J.-M. Ballenghien confirme les propos de G. Légaut sur son importance ; les cours magistraux ne sont plus possibles, toute la pédagogie vise à mettre l'élève en situation d'apprendre, y compris dans les classes préparatoires. G. Légaut ajoute que, lorsque 80% des métiers qui existeront dans 10 ans n'existent pas aujourd'hui, l'enseignant ne peut travailler qu'horizontalement, essayer d'apprendre à ses élèves à trouver les portes pour demain tout en apprenant avec eux (le codage informatique par exemple...) ; à l'université, Enseignement et Recherche se mêlent étroitement car l'invention est permanente.
- Sur la démarche d'accompagnement : J.-M. Ballenghien précise qu'il ne faut voir aucune opposition entre la posture d'accompagnateur prônée par G. Légaut et ses propres propos sur la nécessité d'un maître à l'école : le maître est bien celui qui accompagne, comme le pédagogue était dans l'Antiquité l'esclave qui accompagnait les enfants à l'école, comme Platon accompagnait ses auditeurs. L'image du maître dispensateur de savoir est une image assez tardive et déjà dépassée ; surtout lorsque l'élève a dans la poche un smartphone qui lui permet de vérifier ou compléter instantanément ce que dit le professeur. G. Légaut ajoute que cette démarche est la bonne façon de transmettre une tradition : non en l'assénant mais en faisant faire l'expérience de sa valeur en montrant le prix qu'elle a pour ma vie.
- Sur les politiques éducatives : pour G. Légaut, ces politiques ont en partie échoué car elles se sont trop concentrées sur la transmission d'un socle de connaissances et pas assez sur la transmission du goût du savoir ou l'apprentissage de savoir-être et de savoir-faire ; or les connaissances sont disponibles partout, la question est de savoir les trouver au bon moment, d'apprendre à apprendre, sachant que lire, écrire compter sont des bases nécessaires qui relèvent peut-être plus de savoir-faire que de savoirs. J.-M. Ballenghien ajoute que l'appréciation des résultats de l'école doivent tenir compte de la « massification » considérable de l'enseignement à tous les niveaux, donc il est de ce fait difficile (et au final pas très intéressant) de savoir si « le niveau a baissé » ou pas alors que la population concernée a évolué aussi considérablement. Pour lui, l'approfondissement de connaissances dans un domaine donné, avec un effort, peut aussi être une expérience formatrice et féconde, même si les connaissances en question ne seront peut-être jamais utilisées : il ne faut pas non plus jeter les savoirs avec l'eau du bain...
- Sur l'association des entreprises à l'éducation : J.-M. Ballenghien fait remarquer que cela se fait déjà tous les jours dans l'enseignement professionnel, dans l'apprentissage,... Par ailleurs, l'école n'a pas pour objectif de former de futurs salariés mais de former des personnes dans toutes leurs composantes. Quant au fossé parfois suspecté entre les enseignants et « la vraie vie », on pourrait aussi retourner la question sur la connaissance des gens de l'extérieur sur la vraie vie dans une salle de classe... G. Légaut ajoute que le besoin principal des entreprises est d'avoir des personnes capables de conduire des projets, de mener des équipes plutôt que des gens qui ont des connaissances précises ; cette préoccupation est probablement trop absente du projet éducatif à l'école, alors qu'elle est par exemple très présente dans le scoutisme et en d'autres lieux.
- Sur la décentralisation de l'éducation à l'échelon régional : J.-M. Ballenghien indique que la Région est déjà l'échelon de référence pour la plupart des questions touchant aux lycées et aux universités, sauf pour ce qui touche aux programmes qui restent centralisés au niveau national.

- Sur l'accès des familles en situation de précarité à l'enseignement catholique : J.-M. Ballenghien indique que des tarifs différenciés existent déjà pour accueillir ces familles ; de plus, des associations d'entraide peuvent exister – comme à Passy-Buzenval – pour prendre en charge certains frais de scolarité. Ensuite, la sociologie des élèves reflète pour une bonne part celle du lieu où elle est implantée et elle est bien différente à Rueil ou à Roubaix.
-